

Présentation

Il est heureux que ce livre se trouve enfin, trente neuf ans après sa première édition italienne, en 1971, entre les mains des lecteurs français.

Il éclaire les désaccords de 1952 existants entre deux des principaux protagonistes, Bordiga et Damen, au sein de la Gauche communiste italienne. Mais encore il va permettre aux lecteurs de faire la distinction entre la pensée de Bordiga d'une part et, d'autre part, celle la Gauche communiste italienne comme un tout.

Damen est très peu connu en France voire inconnu. Et pourtant il est un des « géants » du mouvement ouvrier du XX^e siècle au même niveau que Bordiga, Pannekoek, Korsch, etc. Comme Bordiga, il est un des fondateurs du PC italien en 1921 à Livourne. Il a été un des plus fervents partisans et même initiateur du Comité d'Entente dont la Gauche italienne s'était dotée pour s'opposer à la bolchévisation du parti communiste. Il est enfin à l'origine de la création du Parti Communiste Internationaliste en 1943. Les français auraient pourtant des raisons valables de le connaître. Il a été directeur de *l'Humanité* hebdomadaire en langue italienne en 1924 et membre du Bureau politique du PC français plus particulièrement en charge de l'organisation des camarades italiens émigrés en France.

Ce document permet de constater qu'il n'y a pas identité absolue entre Bordiga et la gauche italienne contrairement à l'amalgame qui a pu être souvent fait, d'abord au sein de l'Internationale communiste en voie de bolchévisation, puis au sein de l'Opposition Internationale de gauche avant 1930 ou ensuite quand l'Opposition est devenue totalement trotskistes et enfin jusqu'à ces dernières années parmi de nombreux révolutionnaires.

Bien sûr comme le précise Damen lui-même, la Gauche italienne doit beaucoup à Bordiga :

« L'objet de cette étude est précisément de rendre finalement à César ce qui est à César, et nous le ferons non pas en nous référant à une objectivité générale qui est toujours de fait partielle et subjective, même quand elle est de bonne foi, mais à l'expérience connue et documentée de ces années-là. Si donc le bordiguisme, en tant qu'attitude particulière et "originale" de pensée et de tactique, a eu de l'importance plus parmi les partis de l'Internationale que chez nous, ceci est dû à un intérêt polémique et de "tendance" des organes de direction du Komintern, que cela arrangeait de caractériser et de confondre systématiquement le mouvement de la Gauche italienne avec la pensée et les positions personnelles de Bordiga.

Il faut reconnaître malgré tout que le travail théorique de ce courant est dû pour les quatre cinquièmes à Bordiga, et que, du moins jusqu'en 1923, l'apport de son activité politique et organisationnelle à ce courant est toujours des quatre cinquièmes. »

*« Ceci étant dit, voyons quand et comment la pensée de Bordiga a exprimé vraiment et seulement ses positions personnelles et quand, au contraire, elle est passée totalement dans le patrimoine théorique et tactique de la Gauche italienne...(.....) » (in **Crise du bordiguisme**, ci-après)*

Mais la gauche italienne est plus vaste que le « bordiguisme ». Rappelons-nous déjà les différences en 1927 entre les Groupes d'Avant-garde communiste regroupés autour *Réveil communiste* avec Pappalardi et la Fraction italienne de PCd'I qui publiait *Bilan et Prometeo*, ils eurent des orientations politiques différentes et importantes. Cela s'est poursuivi durant toute l'émigration, et d'abord pendant la guerre d'Espagne en 1936 et 1937 avec la création d'une minorité dans la Fraction italienne. Des divergences ont éclaté ensuite pendant le deuxième conflit mondial entre la Fraction italienne regroupée à Marseille et le groupe qui était demeuré en Belgique autour de Perrone (Vercesi) ⁽¹⁾. Et enfin entre certains anciens membres historiques de la Gauche italienne qui se sont retrouvés sur de nouvelles positions politiques franchement hétérodoxes au sortir de la deuxième guerre mondiale en 1944 comme ce fut le cas du camarade Fortichiari. Ce dernier en était resté à l'idéalisation de « Livourne 21 » comme il aimait souvent à le rappeler ce qui voulait dire pour lui, un parti communiste plus large et ayant la même politique que celle au sortir de la crise de la social-démocratie. Or, l'histoire n'était plus la même !

Damen poursuit en définissant les raisons fondamentales des désaccords :

« Là où la Gauche italienne est poussée à ne pas être d'accord avec Bordiga, l'origine du désaccord indiquera à chaque fois que celui-ci se produit du fait d'une différence d'interprétation du marxisme. » (ibidem)

En conséquence, il analyse les raisons du retrait de Bordiga de l'action politique alors que la Gauche italienne comme corps politique continue son combat politique.

¹. Michel Roger, *Histoire de la gauche italienne dans l'émigration, 1926-1945*, Thèse de doctorat, Paris 1982-1983, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, sous la direction de Madeleine Rébérioux. Philippe Bourrinet *La gauche communiste italienne*, Paris, 1993.

« C'est un fait que, à partir de 1926, la Gauche a pratiquement cessé de vivre dans l'organisation de l'Internationale stalinienne, et que toutes les manifestations ultérieures de pensée, de presse et d'organisation, de ce courant ont lieu en dehors de la personne physique de Bordiga, sur des directives qui, pour une bonne part, divergeront de sa pensée et surtout de son "attitude", attitude qui n'était pas fortuite, mais voulue et qui se prolongera jusqu'à la chute du fascisme.

Analysons donc à la racine les raisons de cet isolement, son lien avec la façon de ressentir les problèmes d'ordre idéologique et d'ordre politique du marxisme. Bordiga n'avait jamais cessé de considérer la Russie comme une réalité économique avec des caractères socialistes prédominants : pour lui, seule la politique de Staline et celle de l'Internationale avaient dégénéré.

À partir de ce moment-là, les positions divergent : tandis que la Gauche continuera à agir sur la ligne traditionnelle qui s'inspire d'une vision dialectique de l'histoire en général et de la lutte prolétarienne en particulier, pour laquelle le parti et les devoirs de l'activité révolutionnaire sont ramenés à zéro du fait du changement des conditions objectives, Bordiga reste conséquent à sa façon de ressentir totalement déterministe et il s'y conforme. » (ibidem)

Ainsi après 1926, Bordiga se retire totalement de la vie politique jusqu'après la deuxième guerre mondiale et même au-delà en réalité. Pour Damen, il y a effectivement l'analyse de la nature de l'URSS (2). C'est une question fondamentale ; c'est tout l'objet des cinq lettres entre Damen et Bordiga.

« Bordiga s'en tint scrupuleusement à ce commandement (voir la citation ci-dessus), et il ne sera donc pas concerné par tout ce que feront les camarades qui s'étaient organisés en fraction à l'étranger, de même qu'il ne sera pas concerné par le travail des premiers noyaux clandestins qui sera destiné à renouer les liens et qui conduira à la constitution du parti. Et ce qui est pire encore, c'est que les événements colossaux de l'insurrection du prolétariat espagnol, de l'effondrement de l'Internationale, et de la seconde guerre mondiale, ont attendu en vain de sa part une mise au point de critique et de collaboration théorique, propres à démontrer la vigueur de la

2. Fondamentalement la gauche italienne considère la Russie comme ayant un régime de nature capitaliste d'Etat. Bordiga y voit un « industrialisme d'Etat » c'est-à-dire qu'il met seulement en évidence l'industrialisation forcée de la Russie qui était un pays peu industrialisé avant la révolution d'Octobre. De ce fait il donne à ce régime le caractère progressiste en jouant le rôle de la bourgeoisie progressiste en Europe occidentale au XIX^e siècle. Il parlait également de révolution antiféodale pour caractériser Octobre.

continuité du marxisme doctrinaire, et surtout propres à préparer le matériel d'idées et d'expériences indispensable pour la future reprise du parti de classe. »

Effectivement, la Fraction italienne de la Gauche communiste à l'étranger a continué à s'exprimer et à défendre ses analyses politiques alors que Bordiga était resté silencieux. Souvarine dans les années 30 est venu en Italie il aurait rencontré Bordiga à Naples, ce dernier lui aurait répondu qu' « *il n'y avait rien à faire dans cette période* » (d'après les dires de proches de Souvarine) (3)

Dès lors les positions politiques de Bordiga divergeront sans cesse d'avec celles des anciens camarades de la Fraction italienne de PCd'I d'abord puis du parti communiste Internationaliste jusqu'à la rupture de 1952.

De notre point de vue le véritable bordiguisme naît après 1952. C'est après cette période que de nouveaux concepts comme « *l'invariance du marxisme* » apparaissent dans sa pensée. Mais cette invention est le contre exemple le plus clair qui met en évidence que « *l'invariance* » n'existe pas dans la théorie marxiste et surtout pas dans la pensée de Bordiga. Cela montre que « *l'invariance* » défendue par Bordiga est en réalité une idéalisation qui ne tient ni dans l'évolution de la pensée de son géniteur ni dans la théorie et dans la pratique politique.

Combien de fois ai-je entendu confondre les positions politiques du Parti Communiste Internationaliste de Damen avec celles du Bordiga d'après 1952. C'est pourquoi, ce livre vient fort opportunément rétablir les différences politiques et théoriques entre Damen et Bordiga notamment sur « *l'invariance du marxisme* », sur la question syndicale, des luttes de libérations nationales et surtout sur le parti (rapport parti-classe), etc...

Sur le parti qui est le cœur de la pensée politique de la Gauche italienne, la position défendue par Damen est totalement différente de celle défendue par Bordiga et représente la continuité de la tradition politique de

3. Information de la police, datée de Paris du 15 octobre 1936 qui dit "Boris Souvarine, frère de la femme de Maurin, et revenu il y a peu de jour d'Italie. Il a essayé de voir Bordiga, mais je ne sais pas le résultat de leurs discussions, les idées et les intentions de ce dernier. Je cherche à savoir". Et Jean-Louis Panné écrit page 228 de la biographie de Souvarine (cf. : Robert Laffont, Paris, 1993) : "*Pendant l'été, Souvarine décide d'aller en Italie pour effectuer, à la demande d'Anatole de Monzie, des recherches sur Savonarole (...) Il part le 10 septembre 1936. (...) Souvarine rentre dans les premiers jours d'octobre* ». Est-ce lors de ce voyage que la rencontre a eu lieu ? Cf. aussi : Arturo Peregalli et Sandro Saggio, *Amadeo Bordiga. - La sconfitta e gli anni oscuri (1926-1945)*, Edizioni Colibri, Milan, 1998.

la Gauche italienne des années 20. Le lecteur se rapportera au texte très lumineux de Damen, *Le renversement de la praxis* où il traite la question du rapport parti-classe. « *La naissance du Parti ne dépend pas... «du caractère génial ou de la valeur d'un chef ou d'une avant-garde»; mais c'est l'existence historique du prolétariat comme classe qui pose la nécessité de l'existence, non épisodique dans le temps et dans l'espace, de son Parti. Le prolétariat retournerait au rang de la plèbe s'il perdait ses caractéristiques de classe antagoniste du capitalisme; et ses possibilités de classe exploitée, qui lutte pour sa défense et sa libération, seraient frustrées et anéanties si les raisons et les forces physiques d'une direction révolutionnaire ne naissaient pas de son sein et de sa lutte »*

Et aussi sur la question de qui exerce la dictature prolétarienne, Damen écrit dans « *Points de désaccords sur la «Plateforme» de 1952 élaborée par Bordiga* » (dans le livre).

Quand Bordiga écrit :

« *La dictature prolétarienne est exercée par le parti* ».

Damen répond :

« *L'affirmation théoriquement et politiquement juste est, en dépit de la terrible expérience russe récente, toujours valide, à la condition cependant que le parti et ses organes de direction, qui exercent de fait la dictature, agissent comme une partie de la classe, à l'unisson avec les intérêts, les luttes et les objectifs historiques de tout le prolétariat, et ce jusqu'à la disparition des classes et de l'État. Historiquement, la dictature est celle du prolétariat et non celle du parti, dans ce sens que c'est le prolétariat, en tant que classe au pouvoir, qui canalise et concentre dans "son" parti, et qu'il y cristallise, les motifs, les forces et les volontés, dont la dictature prolétarienne se nourrit. En dehors de ces termes, on a le stalinisme, c'est-à-dire la dictature de l'État (État-parti) qui a supplanté le prolétariat et qui l'a rejeté dans l'oppression le jour où il a réussi à faire tourner la roue de la révolution à l'envers. (...).* »

Nous en resterons là pour cette présentation pour pousser les lecteurs à lire et constater par eux-mêmes les différences existant entre deux des principaux protagonistes historiques de la Gauche italienne.